



## NATURES

SIR FRANCIS BACON (1561-1626), DANS SON UTOPIE INACHEVÉE *LA NOUVELLE ATLANTIDE* (1627), postulait la possibilité d'une île politiquement dirigée par les esprits savants et présentait comme inévitable l'extension des « *bornes de l'empire humain* », résultant de la manipulation des lois fondamentales de la Nature. L'île de Bacon tout entière est un laboratoire : les grottes sont utilisées pour « *coaguler, solidifier, réfrigérer, et conserver des corps* » ; et, à ciel ouvert, « *toutes les expériences possibles concernant les différentes techniques de greffe sur des arbres fruitiers comme sur des espèces sauvages* » sont menées dans de grands vergers. Ce rêve d'une soumission du vivant, végétal ou animal, à la volonté et à l'intelligence humaines a longtemps été celui de la science-fiction. Après l'utopie scientifique de Bacon, ce rêve est le fruit du long XIX<sup>e</sup> siècle, marqué par l'industrialisation et le triomphe de la Machine, mais aussi par l'idéologie positiviste, née de la pensée d'Auguste Comte (1798-1857). Ce dernier, dans son *Discours sur l'Esprit Positif* en 1842, postule que l'Homme

peut, par la science et par son intelligence, repenser librement les conditions de sa vie sociale, sans tenir compte des limites naturelles. Pendant longtemps, cette Nature, qui aujourd'hui est au cœur de nos préoccupations sociétales et de nos législations, n'a ainsi été qu'un espace à conquérir, une frontière à repousser. Les récits de l'âge d'or sont emplis de dispositifs puissants qui déchirent le ciel, brûlent les surfaces planétaires, assèchent les océans, et assoient finalement l'humaine domination. Mais la science-fiction comme l'utopie vivent toujours *dans* leur siècle et jonglent avec des « lieux communs » et des représentations que les auteurs saisissent et transforment en récits. Il n'y a donc pas une seule Nature mais bien plusieurs, qui se succèdent et parfois s'imposent.

Il faut d'abord déconstruire une idée reçue trop souvent associée à la science-fiction, à laquelle on a reproché une vision trop « candide » de l'exploration des autres mondes : non, la Nature n'est pas une sorte de jardin d'Éden qui, de l'autre côté du voyage hardi à travers les solitudes glacées du ciel, attend sagement d'accueillir l'être humain. Même si dans la série originale *Star Trek*, pour d'évidentes raisons de budget, on retrouve toujours les mêmes rochers, le même air respirable, et la même température tolérable par les explorateurs humains, la plupart des récits de *space opera* ou de *planet opera* [1] ne décrivent pas le Pays de Cocagne, où le miel et le lait coulent à flots. Prenons-en pour preuve la conclusion pour le moins brutale de la comédie satirique *Don't look up!* (2021) d'Adam McKay, où l'impression d'avoir atteint un havre de paix ne dure, pour les survivants de la comète, que quelques minutes. La Nature, dans les grands textes de science-fiction, finit plus souvent par affaiblir, voire tuer l'être humain ou le groupe d'explorateurs qui l'aborde avec désinvolture. Sans malveillance aucune, mais simplement parce qu'elle obéit à des règles implacables auxquelles il n'y a pas de dérogation possible. C'est d'ailleurs tout le problème actuel : face au dérèglement climatique,

confirmé maintes fois par le GIEC, l'humanité doit désapprendre l'autonomie de la volonté juridique. Comme la souveraineté, celle-ci doit désormais être limitée. Cette leçon salutaire, on la retrouve chez les auteurs Robert A. Heinlein ou Robert Charles Wilson, deux jalons intéressants au fil des décennies de production. Dans l'œuvre du premier, qui s'épanouit dans les années 1940-1960, revient sans cesse le personnage du pionnier qui lutte pied à pied avec une nature hostile : qu'il s'agisse de la Lune, de Mars, ou de Ganymède, chaque erreur est sanctionnée, le plus souvent par la mort. Chez le second, dans *BIOS* (1999), l'écosystème de la planète Isis, malgré son apparence verdoyante et ses promesses de découverte, est létal pour tout humain qui n'aurait pas été génétiquement modifié. Ici, même le pionnier avisé de Heinlein ne pourrait tenir. Pour y parvenir, il faut être littéralement « conditionné », avoir abandonné une partie de son libre arbitre. Proche de la thématique du survivalisme, on retrouve cette vision d'une Nature implacable dans nombre de productions « post-apocalyptiques » qui nous décrivent une Terre qui, après avoir trop longtemps subi les agressions de l'humanité, s'est rebellée. Les routes ont été détruites par les crues et les tremblements de terre, les villes ont été recouvertes par la végétation, les prédateurs rôdent dans les rues, nichent dans les véhicules abandonnés, guettent et se disputent le moindre survivant qui passe. Pour l'Homme, la Terre redevient alors un espace de survie, qui rappelle à notre espèce la précarité des temps préhistoriques, ou en tout cas ceux bien antérieurs à l'invention de l'électricité. Une série télévisée comme *The Last of Us* illustre admirablement cette approche survivaliste. Dans les épisodes de la première saison, les principaux dangers que rencontrent les personnages ne sont pas les Infectés, mais bien le froid, la sécheresse et les animaux sauvages. Et surtout le manque de nourriture : les personnages cherchent souvent leur maigre pitance dans les baies ou, lorsqu'ils y parviennent, la chasse. À ce stade, même la ville ne constitue plus une solution de

continuité et la revanche de la Nature s'accompagne d'une oblitération irrévocable de l'humanité, comme si les auteurs voulaient nous rappeler notre marginalité dans le règne animal. Sans nous, la Nature ne serait pas quelque chose de moins, mais de plus : plus belle, plus forte. Pour paraphraser le titre d'un roman de Jean-Pierre Andrevon, disons que la Nature serait *le Monde, enfin*. C'est-à-dire une Terre où elle reprend vite ses droits et efface toute trace de civilisation.

Mais il existe une « troisième voie » entre la soumission forcée ou la lutte à mort entre l'Homme et la Nature, et il s'agit de celle dans laquelle la Nature, sans être détruite, est finalement domestiquée. Elle devient le jardin rassurant de l'Homme qui l'entretient et, en retour, la protège par des moyens techniques. Ces cités végétalisées, que l'on peut aussi qualifier d'« utopies vertes » [2], on en retrouve de très nombreuses dans la littérature écologique. Toutes sont portées par l'idéal d'un équilibre retrouvé entre l'activité humaine et les droits de la Nature : l'une des premières, et aussi l'une des moins connues, est l'œuvre du naturaliste anglais W. H. Hudson (1841-1922), qui constitue une prémonition de la pensée écologiste en décrivant avec *Un âge de cristal* (1887) une utopie pastorale. Il faut, bien sûr, évoquer, en pleine crise pétrolière, le texte repère d'Ernest Callenbach, *Écotopia* (1975) qui postule la possibilité d'une cité, voire d'une nation tout entière — embrassant le nord de la Californie, l'Oregon et l'État de Washington, avec quelques cités principales comme San Francisco —, énergétiquement responsable, n'affectant pas son environnement naturel, sans pour autant renoncer à la technologie. Il faut enfin citer les projets d'écocités de l'architecte belge Vincent Callebaut qui, s'ils ne relèvent ni de la science-fiction ni même de l'utopie, dessinent un espace visuel suggestif de l'avenir en cours de réalisation et jouent la carte de la « résilience environnementale ». N'oublions pas, non plus, les espaces verts, les serres hydroponiques, voire les espèces animales, qui sont fréquents dans les stations orbitales ou à bord de

grands vaisseaux-mondes générationnels qui s'élancent à l'assaut de l'infini. Le film *Silent Running* (1975), œuvre contemplative et mélancolique de Douglas Trumbull, se résout en fable écologique : la dernière forêt de la Terre s'échappe dans la nuit éternelle sous la coupole d'un vaisseau, sauvée *in extremis* par un jardinier et deux robots. La vision paraît un peu dérisoire mais elle marque l'esprit.

Toutefois, même une Nature entièrement « monitorée » peut encore se rebiffer contre la volonté des hommes. L'un des exemples les plus captivants nous en est fourni par le roman remarquable d'un auteur canadien peu connu en France : *Ventus* (2000), de Karl Schroeder. *Ventus* est un monde atteint par l'humanité dans son élan vers les étoiles, sur lequel un lent et complexe processus de terraformation a échappé à tout contrôle. Les « Vents » sont des machines intelligentes et efficaces qui gèrent l'écosystème de la planète, interdisent toute technologie risquant d'altérer la biosphère. Adoptant par nécessité un mode de vie pastoral, les colons se sont organisés en seigneuries féodales et ont fini par diviniser ce qu'ils ne contrôlaient plus et qu'ils confondent désormais avec des forces « naturelles ». Karl Schroeder donne habilement naissance à une forme très originale d'animisme technologique : ses « Griffes du Ciel » et « Cygnes de Diadème » ressemblent à des créatures fabuleuses d'épopée médiévale et, de cette Nature réinventée, renaît la magie. Qui sait, peut-être est-ce ce qui nous attend ? Une fois que l'intelligence artificielle sera affranchie de la programmation humaine, peut-être sera-t-elle en mesure de réparer les blessures infligées à la Nature ? À moins qu'elle ne fasse le choix de nous punir pour tous ces « écocides » perpétrés depuis l'ère industrielle. Le délit existe, puisqu'il est prévu par l'article L231-3 du Code de l'environnement. L'intelligence artificielle n'aura guère besoin que de maîtriser la procédure. Enfin, elle pourrait réinventer une « seconde » Nature, entièrement artificialisée : nous purgerions alors, sous sa surveillance sévère, ce qui

ressemblerait à une condamnation à perpétuité, dans une planète-prison à ciel couvert.

Notes :

(1). Sur la typologie fluctuante des sous-genres de la science-fiction, le mieux est encore de consulter le guide le plus récent, et le plus amusant de tous, celui d'Apophis. Apophis, *Guide des genres et des sous-genres de l'Imaginaire*, Paris, Albin Michel Imaginaire, 2023 (nouvelle édition augmentée).

(2). Le terme est employé dans de nombreuses recherches traitant des défis écologiques de l'architecture contemporaine, comme le mémoire Cyril Butel, de l'École nationale supérieure d'architecture de Nantes, *Utopies Vertes : résurgence de l'utopie au XXI<sup>e</sup> siècle ?* (2017), qui s'interroge sur les modalités de résurgence de l'utopie depuis les années 1980 sous la forme d'une cité durable et écologiquement responsable. [URL](#).